

Faire le point sur ... le capitalisme (et le marché)

X.Dupret/F.Dagostino/G.Khadri

Mai 2015

Qu'est-ce que le capitalisme? C'est une question que les capitalistes ne se posent pas souvent à vrai dire. Il faudrait peut-être se demander pourquoi.

Ils se contentent, lorsqu'ils veulent décrire le système économique, de renvoyer à l'existence d'une « économie de marché libre ». L'utilisation de cette expression n'est pas sans poser questions. A vrai dire, « l'expression est creuse, fautive, insipide et mièvre. (...) En réalité, le marché est habilement géré dans tous ses aspects ».¹

Economie de marché et capitalisme

Bornons-nous, pour l'heure, à constater que du côté des anticapitalistes, on retrouve une situation diamétralement opposée. On retrouve de multiples analyses justifiant leurs positions politiques. Et dans ce magma, les approches les plus simplistes côtoient les constructions théoriques les plus élaborées.

Ces analyses coexistent avec le fait que dans la pratique, beaucoup de militants semblent sûrs de savoir de quoi ils parlent. On relèvera que cette foi dans les lendemains qui chantent ne s'accompagne pas toujours d'une vision stabilisée et contextualisée de l'objet du combat, à savoir le capitalisme.

Or, comprendre précisément ce à quoi on s'oppose ne constitue pas un luxe. La définition du capitalisme dans les milieux anticapitalistes laisse apparaître des visions assez différentes sinon contradictoires. Et de façon finalement compréhensible et, somme toute, souhaitable, les analyses sur le système divergent.

Mais le vertige s'emparera vite de l'observateur un peu attentif. On ne trouve même pas de définition uniforme de ce qui constituerait le cœur du capitalisme chez les anticapitalistes. Pour certains, le capitalisme renvoie clairement à un système économique. Pour d'autres, les choses sont moins claires. Sous certaines plumes particulièrement alertes, le capitalisme contemporain aurait pour soubassement, plus ou moins profond, le fantasme d'immortalité de la société de consommation².

Nos développements laisseront volontairement de côté ce lyrisme quelque peu intempestif. Aussi nous bornerons-nous à scruter l'apparition du capitalisme dans l'histoire. Nous éviterons, d'entrée de jeu, les approches les plus spéculatives du capitalisme comme mode d'organisation sociale.

Voilà pourquoi, d'ailleurs, nous ne nous centrerons pas sur le marché comme « concept » permettant de définir au plus près le capitalisme. Certes, le capitalisme sans marché n'est pas envisageable. En revanche, le marché sans le capitalisme renvoie à une expérience historique concrète. Historiquement, on retrouve, d'ailleurs, cette configuration dans beaucoup de civilisations.

1 GALBRAITH, JK, *Les mensonges de l'économie*, Grasset, 2004, Paris, p.24.

2 LATOUCHE, S, *Qu'est-ce que la décroissance ?* in CONSTRUCTIF, n°31, janvier 2012.

Trois types de répartition de la consommation et de la production se sont succédé en Europe. On repérera, pour commencer, « la place caractéristique, du XV^e au XVIII^e siècle, d'un énorme secteur d'auto consommation qui, pour l'essentiel, reste tout à fait étranger à l'économie d'échange. L'Europe, même dans ses parties les plus développées, est constituée, jusqu'au XVIII^e siècle et même au-delà, de zones qui participent peu de la vie générale et, dans leur isolement, s'obstinent à mener leur propre existence, presque entièrement fermée sur elle-même (...). Ces deux groupes d'activité -*économie de marché et capitalisme*- sont, jusqu'au XVIII^e siècle, minoritaires, la masse des actions des hommes, reste contenue, engloutie dans l'immense domaine de la *vie matérielle* »³.

Les trois âges de l'autoproduction

Pour la plupart des Européens, l'essentiel de la consommation vient, à cette époque, de ce qu'ils produisent ou de ce qu'ils échangent directement (ce que Braudel nomme « la vie matérielle »). Pour le plus grand nombre, l'achat de marchandises reste une activité marginale. Les gens consomment directement ce qu'ils produisent ou, du moins, une partie essentielle. Mais la part de l'autoconsommation commence à diminuer à partir du XV^e siècle.

«Il reste évident qu'entre le XV^e et le XVIII^e siècle, la zone de cette économie rapide qu'est l'économie de marché n'a cessé de s'élargir. Le signe qui l'annonce et le prouve, c'est, à travers l'espace, la variation en chaîne des prix des marchés. Ces prix bougent dans le monde entier, en Europe selon d'innombrables observations, au Japon, en Chine, dans l'Inde et à travers les pays d'Islam (...), en Amérique, là où le métal précieux joue un rôle précoce c'est-à-dire en nouvelle Espagne, au Brésil, au Pérou. Et tous ces prix (...) se suivent avec des décalages à peine sensibles à travers l'Europe entière où les économies s'accrochent de près les unes aux autres, mais qui, par contre, retarderaient d'une vingtaine d'années au moins, par rapport à l'Europe, en ce qui concerne l'Inde de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle»⁴. La découverte des Amériques et l'afflux d'or sur le Vieux Continent sont contemporains de cette montée des échanges marchands en Europe.

Notons que l'importance de ces derniers a certainement été exagérée dans les sciences humaines. Et ce, pour deux raisons.

Tout d'abord, le marché est omniprésent au moment où les sciences humaines se développent, alors que l'émergence de l'industrie et le déplacement des populations vers les centres urbains ne permettent plus la mise en œuvre de formes d'autoproduction. Ensuite, on peut voir une raison d'ordre épistémologique au succès qu'a connu le concept de marché dans l'histoire. En effet, on possède énormément de documents qui témoignent des échanges commerciaux (lettres de change, registres de ports, paiement de toutes sortes de taxes, etc). En revanche, il est beaucoup plus difficile de mesurer l'autoproduction et les échanges informels.

Néanmoins, même s'il ne touche encore qu'une partie limitée de la population, le marché, et partant, l'échange marchand commencent à se développer dès le XVI^e siècle. Le volume et la fréquence des échanges sont alors assez importants pour que les prix des marchandises échangées soient liés dans une grande partie du monde.

Précisons cependant que ce marché mondial était essentiellement composé d'une multitude de petits marchés locaux. Cependant, une autre catégorie de marchands (les négociants) apparaît dans des domaines hautement rentables mais dont les retours sur investissement sont souvent différés de plus

3 BRAUDEL, F, *La dynamique du capitalisme*, Flammarion, 1985, Paris, p.41.

4 BRAUDEL, F, *op cit*, p 44.

d'une année. Ces négociants vont acheter des denrées exotiques bon marché et les revendent en Europe.

Ils ne sont pas « spécialisés » comme la grande masse des marchands locaux. Leurs capitaux peuvent être investis dans n'importe quelle marchandise pourvu que la rentabilité soit très importante. On voit alors apparaître « deux types d'échange; l'un terre à terre, concurrentiel, puisque transparent; l'autre supérieur, sophistiqué, dominant. Ce ne sont ni les mêmes mécanismes ni les mêmes agents qui régissent ces deux types d'activité et ce n'est pas dans le premier, mais dans le second que se situe la sphère du capitalisme »⁵.

On repérera une inflexion au XIX^{ème} siècle. Des capitaux colossaux vont se rabattre sur la production et imposer ainsi leur rationalité à une partie de plus en plus importante de la population. Cette inflexion sera possible notamment lorsque les États-nations adopteront le capitalisme. Sans cela, le capitalisme n'aurait pu prendre un tel essor.

Dès cet instant, ce n'est plus seulement l'échange rentable de quelques marchandises exotiques mais la manière de travailler, d'apprendre (puisqu'il faudra former des ouvriers compétents et dociles) mais aussi d'exercer le pouvoir, bref, toute la vie sociale qui devra s'aligner sur les exigences de ces flux de capitaux.

Polymorphe ?

Contrairement à certains militants de gauche, les capitalistes ne se demandent jamais si un gouvernement, une mesure économique ou une loi sont VRAIMENT capitalistes. Récemment, des banques privées ont été sauvées par l'intervention de différents États.

Et cela n'a pas inquiété outre-mesure les milieux patronaux. Seuls quelques militants de gauche ont cru y déceler (naïvement ?) une incohérence.

On ne compte plus les ouvrages publiés à gauche se demandant à l'occasion si la ligne politique d'un gouvernement est VRAIMENT de gauche ou si, au contraire, une trahison doit être suspectée voire dénoncée. En revanche, les entreprises privées (et leurs dirigeants) se posent moins de questions existentielles. Elles peuvent parfaitement s'accommoder d'un secteur étatique important, selon les circonstances.

Si le capitalisme était une peinture, il ne s'agirait pas d'un plat et froid monochrome mais d'un camaïeu aux nuances parfois subtiles. C'est ainsi que le capitalisme peut aller de pair avec le libéralisme politique comme il peut s'accommoder de structures étatiques arriérées et répressives (ainsi, les monarchies pétrolières du Golfe). Le capitalisme peut avoir pour cadre des États économiquement peu interventionnistes (les États-Unis ou la Grande Bretagne) ou plus « sociaux » (comme c'est le cas, là encore avec des différences, pour les pays d'Europe occidentale).

Voilà il est difficile de contester le capitalisme en tant que tel. Plutôt que de procéder à de douloureux et improbables examens de conscience, une approche matérialiste s'avère nécessaire pour penser des ruptures avec la logique dominante.

Cette approche procède du constat suivant. Sous le capitalisme, « les entreprises constituent le lieu de l'autorité suprême ».⁶ Voilà pourquoi il vaut mieux interroger les systèmes productifs concrets

5 BRAUDEL, F, *op cit*, p 60.

6 GALBRAITH, JK, *op.cit*, p.24

pour comprendre les alternatives de gauche qui y correspondent.

Ce travail, dont l'orientation socioéconomique est évidente, n'exclut, par ailleurs, pas la lutte idéologique. Reprenons notre référence à Galbraith : « les amis et bénéficiaires du système ne tiennent nullement à désigner l'entreprise comme lieu de l'autorité suprême. Mieux vaut la référence incolore et insignifiante au marché »⁷. Voilà qui a, au moins, le mérite de la clarté.

7 Ibid.